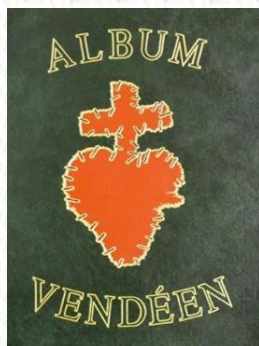


LA CHAPERONNIERE.

ALBUM VENDEEN tiré à 1793 exemplaires.

Ed. Les Sillons du Temps. 1991



La Chaperonnière est un château situé en Anjou, entre Jallais et Beaupréau, et dont la construction paraît remonter aux premières années du XVI^e siècle. Il se compose d'un corps de logis rectangulaire, flanqué de deux pavillons carrés et d'une tour octogonale. Au-dessus de la porte principale, ornée de feuillages élégamment sculptés, on remarque les armoiries de deux des familles qui ont possédé cette habitation. A quelques pas de distance est un pittoresque moulin que fait tourner l'Evre. Le soir, quand on se promène au bord de la rivière, on entend comme des coups frappés sur une planche ; et cependant, si l'on marche vers l'endroit d'où ces coups semblent partir, on ne découvre rien qui puisse les expliquer. D'aucuns affirment qu'une fermière du pays, morte depuis longtemps, mais qui, pendant sa vie, osait laver son linge le dimanche au mépris de la loi divine et a été condamnée, dans l'éternité, à continuer sans relâche son travail impie. Ce serait le bruit de son battoir qui retentit ainsi dans le vallon. D'autres soutiennent, d'un ton magistral, qu'il n'y a là ni battoir ni laveuse, ni châtiment, ni prodige, et que tout est produit par

le clapotement du flot contre un rocher. Nos lecteurs partageront sans doute l'antipathie que nous inspire cette dernière explication.

La Chaperonnière a reçu son nom de la famille Chaperon, dont plusieurs membres se sont signalés dans les guerres contre les Anglais, au XVI^e siècle. Un seigneur du Plessis épousa, vers 1500, l'héritière de cette maison, et ce fut lui, vraisemblablement, qui fit bâtir le château. A la fin du XVI^e siècle, la Chaperonnière appartenait au duc de Beaupréau. Elle devint ensuite la propriété des Cossé-Brissac, puis celle de la maison de Rongé. Mr de Boissard la possède actuellement. Dans les fermes voisines de Jallais, on chante souvent aux veillées une complainte qui a pour héros un seigneur de la Chaperonnière, et à laquelle ne manque ni l'intérêt dramatique, ni le charme du merveilleux.

La scène se passe à la meilleure époque du moyen-âge, au temps de la chevalerie. Jean Chaperon, qu'on appelait, à cause de sa courte stature, le Petit-Chaperon, était alors le châtelain du lieu. Après de nombreux exploits, il avait songé à se marier, et une jeune fille de haute naissance venait de s'unir à lui, lorsque le lendemain de la fête nuptiale, il reçut un message de son suzerain, qui l'invitait à venir combattre les Maures en Espagne. Le sire de la Chaperonnière ne put étouffer un soupir; mais l'honneur et le devoir parlaient, et il était trop brave chevalier pour rester sourd à ces voix sacrées. Il brisa son anneau et en remit un fragment à sa jeune épouse, qui, les yeux remplis de larmes, lui jura d'attendre

fidèlement son retour ; puis, ayant revêtu son armure, il monta sur un vigoureux destrier à robe blanche et noire, appelé la Pie, et s'éloigna suivi de son écuyer. Sept ans s'écoulèrent, pendant lesquels on ne reçut en France aucune nouvelle de Jean Chaperon. La belle châtelaine le crut mort, et, pour écarter les nombreux prétendants dont elle était obsédée, elle consentit, tout en gémissant, à devenir la femme d'un des plus riches barons de l'Anjou. Le jour du mariage était arrivé, et les conviés se livraient à mille jeux plaisants, lorsque tout à coup les cloches de la chapelle se mirent à sonner d'elles-mêmes. En même temps, un enfant s'écria : "J'entends hennir la pie du Petit-Chaperon !"

Quelques minutes après, parut un cavalier bardé de fer et couvert de poussière. Il se dirigea vers l'église, dont la porte s'était ouverte brusquement à son approche, traversa la nef à cheval, et alla déposer sur l'autel un morceau de la Vraie-Croix enchâssé dans un reliquaire d'or. Cet acte de piété accompli, Jean Chaperon (car c'était bien lui) se rendit dans la cour du château, où sa petite taille excita beaucoup d'hilarité, et, tout surpris de voir une foule si brillante dans sa demeure, demanda la dame de la Chaperonnière. On devine ce qu'il ressentit, en apprenant que celle dont le souvenir ne l'avait pas un instant quitté pendant les longues années de la séparation, venait de convoler à de secondes noces. Cependant, dissimulant la douleur, il alla trouver le nouvel époux et lui proposa de jouer l'infidèle aux dés.

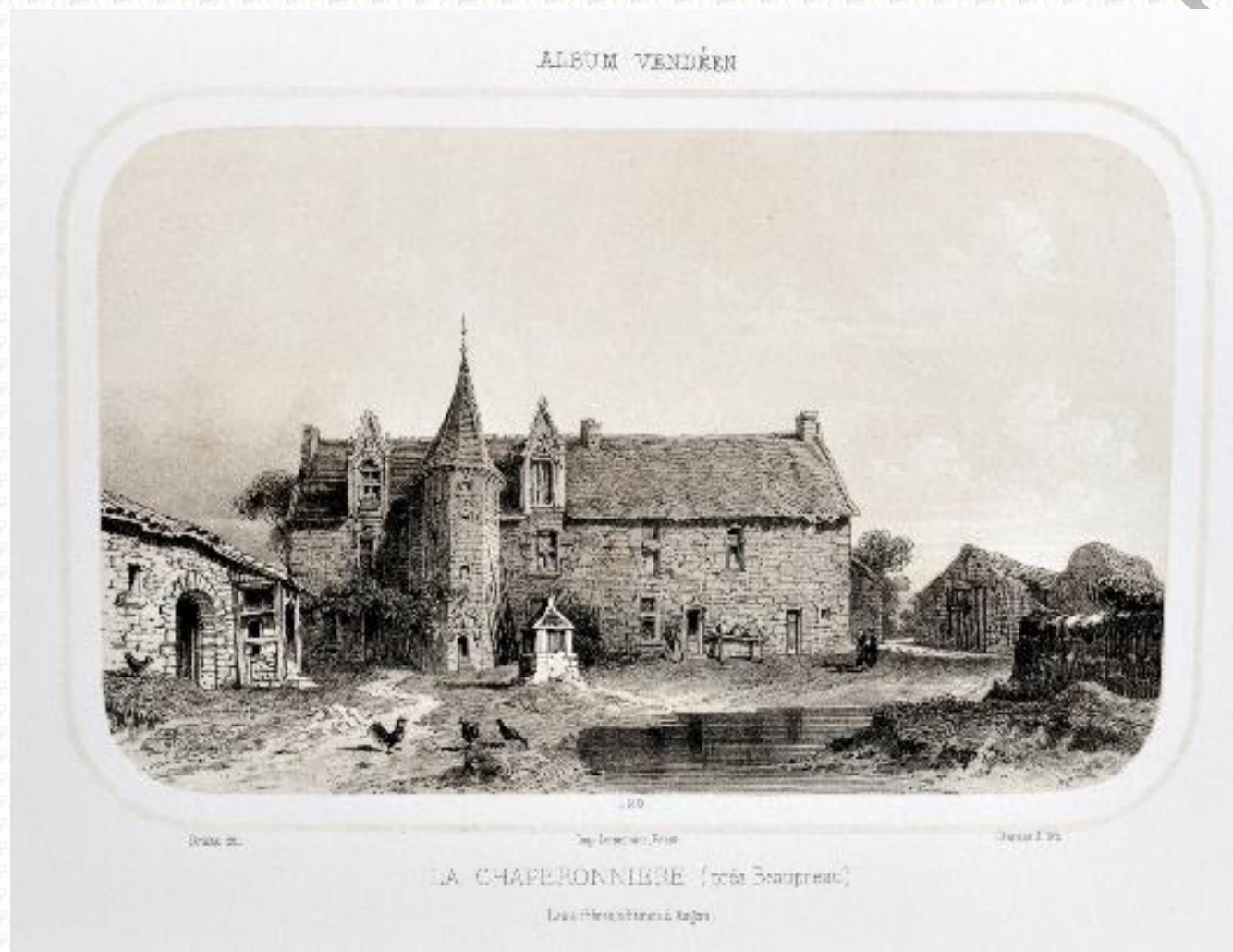
Mais quand celle-ci se montra tout éplorée, Jean Chaperon n'eut plus la force de se maîtriser. Il s'élança vers elle, en l'accablant de tendres reproches, la prit entre ses bras, et s'enfuit avec son cher fardeau.

Qu'advint-il ensuite ? C'est ce que l'auteur de la complainte n'a pu ou n'a pas voulu nous dire.

Passons de la légende féodale au funèbre épisode dont la Chaperonnière a été le théâtre de nos jours. C'était en 1832, au moment où Madame la duchesse de Berry parcourait la Vendée.

Trois vendéens, que le gouvernement de Juillet avait donné l'ordre d'arrêter : Mr le marquis de Civrac, Mr Morisset, ancien receveur des finances, et Cathelineau, fils du premier général de l'armée catholique, étaient venus se réfugier dans ce château, habité par un fermier nommé Guinehut. Leur asile fut découvert, et le 27 mai 1832, un détachement du 29^e de ligne, conduit par Mr Mazion, officier de gendarmerie, et par le lieutenant Régnier, vint cerner la Chaperonnière. Dans la tour octogone dont nous avons parlé se trouve, au second étage, un grenier assez vaste et bien éclairé, qui communique avec une chambre sombre très-étroite. De cette chambre on peut passer au premier étage à l'aide d'une trappe. Du premier, on descend par le même moyen au rez-de-chaussée, et de là par une troisième trappe, dans un caveau. MM. Morisset, de Civrac et Cathelineau se retirèrent dans la petite chambre du second. Mazion, Régnier et un certain nombre de soldats, après avoir visité tous les appartements de la Chaperonnière, arrivèrent au grenier, puis entrèrent dans la pièce contiguë. Les fugitifs, avertis par le bruit des pas, avaient gagné la chambre du premier. Irrités de ne pas réussir dans leurs recherches, les soldats saisirent le fermier ; on lui appliqua le canon d'un fusil sur la poitrine, et il fut sommé de livrer ses hôtes. Guinehut resta muet.

Mais Cathelineau et ses deux compagnons entendirent les menaces, et ne voulurent pas que le courageux vendéen mouru victime de son dévouement ; la trappe s'ouvrit et Cathelineau se



montra, en criant "ne tirez pas, nous sommes sans armes !" Le lieutenant Régnier fut impitoyable, et une balle alla frapper au cœur le fils du Saint de l'Anjou.

La fermière avait fait descendre à la hâte MM. Morisset et de Civrac, dans le caveau situé au bas de la tour. On parvint à les trouver. Ils furent traînés en prison, et, plus de huit mois après, avec Guinehut, traduits devant la Cour d'assises d'Orléans. M. Eugène Janvier, d'Angers, défendit les accusés avec éloquence, et obtint leur acquittement. ([Compte-rendu du procès](#))

JALLAIS

Jallais, ancien doyenné des Mauges et baronnie dépendante de Montrevault, avait, dès le XIe siècle, un château et une enceinte fortifiée. Il reste encore deux tours de son vieux manoir, et les douves qui entouraient ses murailles ne sont pas entièrement comblées. L'un des premiers et des plus illustres barons de Jallais fut Ranulphe de Montmorillon, dont le fils Bernard reçut, dit-on, en Espagne, le glorieux surnom de Quatrebarbes, après avoir tué quatre émirs en combat singulier et suspendu leurs têtes, par la barbe, au fer de sa lance. La maison de Turpin de Crissé possédait le château de Jallais au XVIe siècle, et en 1789 il appartenait à M. le marquis Bäuyn de Pereuse, lieutenant-général des armées du roi, gentilhomme prodigue et joueur, qui se ruinait en fêtes splendides et faisait venir des comédiens de Paris pour charmer les soirées de ses hôtes. Pendant

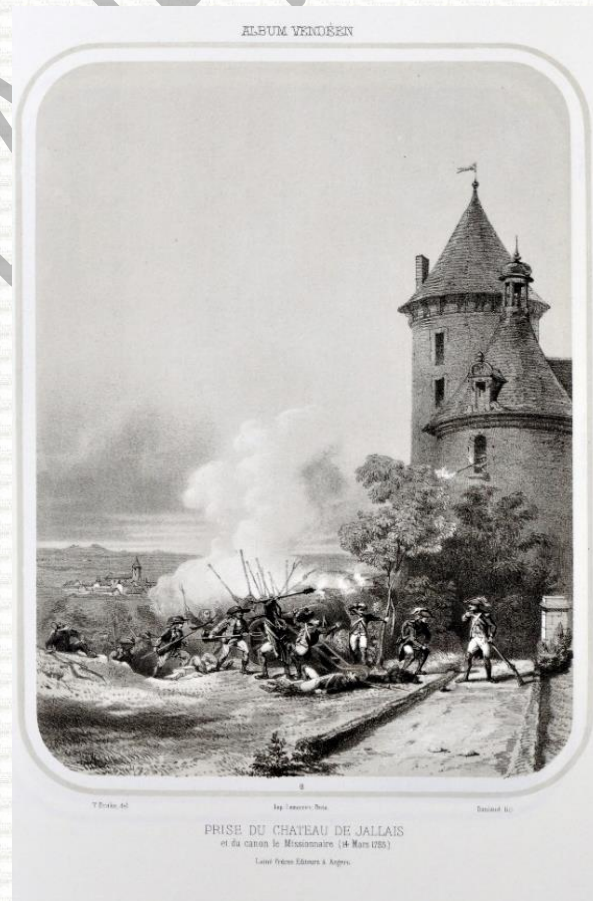
les guerres de religion, le bourg de Jallais fut pris et pillé plusieurs fois par les Huguenots.

Charles IX et Catherine de Médicis s'y arrêtrèrent le 1^{er} octobre 1565, en se rendant à Nantes, et La Rochepot, gouverneur d'Angers, l'enleva aux ligueurs, en 1590. D'après une tradition conservée dans le pays, le château du Gué au sang, situé sur le bord d'un affluent de l'Evre, entre Jallais et la Poitevine, rappellerait encore par son nom les tristes luttes de cette époque.

Quand l'insurrection de la Vendée éclata, en 1793, le bourg de Jallais était occupé par cent cinquante soldats du 84^e régiment de ligne et par un détachement de la garde nationale de Chalonnes, sous les ordres du médecin Bousseau. Les paysans du Pin-en-Mauges, commandés par Jacques Cathelineau, et ceux de la Poitevine, sous la conduite de Perdriault, résolurent d'attaquer cette garnison, pour coup d'essai. Après avoir pris quelques armes, chemin faisant, au château de la Bouère, ils arrivèrent le 14 mars devant Jallais. Une "pièce de six" que les républicains avaient nommé le Missionnaire,

parce qu'elle devait, disaient-ils, convertir les Vendéens aux principes révolutionnaires, fut braquée sur eux. La vue de ce canon exalta leur courage au lieu de les intimider. Ils gravirent au pas de course l'avenue du château au sommet de laquelle l'ennemi les attendait, s'emparèrent, au milieu d'une épaisse fumée, du Missionnaire qui égarait ses boulets au-dessus de leurs têtes, renversèrent quelques soldats à coups de fourches et de bâtons, firent plusieurs prisonniers au nombre desquels se trouvait le commandant Bousseau, et en moins d'une demi-heure restèrent maîtres du poste républicain.

Vers la fin de l'année 1793 et au commencement de 1794, Jallais et ses environs furent le principal théâtre des violences exercées par l'ordre de la Convention. Le général Desmarres fit mettre le feu au château de la Bouère ; les colonnes infernales portèrent l'épouvante dans tous les villages, et Cordellier écrivait de Jallais le 23 janvier :



"Mes ordres ont été ponctuellement exécutés, et dans ce moment quarante métairies éclairent la campagne". Au mois d'avril 1794, les généraux vendéens Charette, Stofflet, Sapinaud et Marigny se réunirent à Jallais pour délibérer sur la défense du pays.

Mais des rivalités funestes éclatèrent entre eux. On voulait contraindre Marigny à déposer le commandement des troupes qu'il avait tant de fois menées au combat. Il s'y refusa, et rompant brusquement les conférences, se jeta sur le chemin du Poitou avec son armée. Condamné à mort par un conseil formé de ses compagnons d'armes, il fut saisi quelque temps après, dans une maison située sur la route de la Châtaigneraie et exécuté par l'ordre de Stofflet. Marigny n'était pas irréprochable peut-être, mais ses torts étaient atténués par d'immenses services, et son fantôme sanglant dut venir souvent reprocher à ses juges leur inflexible sévérité.

Sur le chemin qui conduisait autrefois de Jallais à Cholet, il existe, près le bourg du May, une vieille chapelle dont l'humble toit, caché sous des touffes de lierre, ressemble au nid sous les rameaux. Une foule nombreuse s'y rend chaque année, le matin du jour des Rogations, en chantant des cantiques ou les litanies des saints. Elle est dédiée à saint Tibère et une pieuse légende en rapporte ainsi l'origine : depuis longtemps une bergère remarquait que l'une de ses brebis, au lieu de brouter l'herbe comme les autres, s'obstinait à lécher une énorme pierre à demi-enfoncée dans le sol.

Et ce qui la surprenait, c'est que cette brebis était la plus belle et la plus grasse de son troupeau. La bergère consulta le curé de sa paroisse; celui-ci rassembla le clergé des environs, et la pierre fut soulevée solennellement. Elle recouvrait des reliques de saint Tibère.

On les recueillit avec respect, et quelque temps après une chapelle s'élevait sur le lieu où elles avaient été miraculeusement découvertes.